

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! Au fait quel jour sommes-nous » se dit-elle.

« vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

« Ah ah... Je sais ce que tu penses » lança Tom, qui finissait son café pourtant encore bouillant.

« Et pourtant, il faut y aller... Ce n'est pas nous qui avons choisi la date, n'est-ce pas ? »

Agacée par le fait qu'il avait deviné ses pensées – elle détestait que l'on découvre ce qui se tramait dans sa tête, elle travaillait depuis longtemps à éteindre ses allures et les signes qui trahissaient ses émotions, qu'elles considéraient trop intimes pour être partagées à la volée – elle ne jeta qu'un regard fugace à son compagnon avant d'aller s'habiller. « Garde-moi du café » grommela-t-elle en fermant la porte de la salle de bains.

Tom préféra assurer le coup, il rinça la cafetière italienne pour la reposer sur le gaz et relancer une nouvelle dose de breuvage. C'était pas vraiment le moment de se disputer. Aujourd'hui il y avait nécessité de solidarité, de compréhension et de justesse entre eux deux.

Attaquer une banque, ça n'arrive pas tous les jours.

Quand ils furent prêts, le silence s'installa. Devant le sac de matériel, qui représentait presque six mois de préparation intense, il fallait lutter contre le doute et la petite musique angoissante qui leur passaient dans le ventre.

« Bon, on va pas se rendormir. C'est le moment » trancha-t-elle. Tom sursauta presque à l'annonce de cette vérité. Il lança le sac sur son épaule en soufflant un « Ouais » sous l'effort. Elle jeta un coup d'oeil circulaire dans leur petit appartement, comme pour garder une dernière image si jamais tout basculait en ce jour hasardeux et auréolé de superstition. Tom sortit en premier. Elle le rejoignit dans le couloir gris et elle claqua la porte.

Vendredi 13 janvier à 5h25. Voilà la date et l'heure qu'ils avaient fixées et qui tenaient leur vie – devenue presque misérable – depuis des mois maintenant. Un transport de fonds, une adresse, un départ, une date et une heure. Ils marchaient vite désormais, vers ce rendez-vous, vers cette

possibilité de gagner en quelques minutes assez d'argent pour ne plus penser à rien, pour vider leur esprit des galères et des embrouilles quotidiennes, et repartir sur autre chose.

C'est surtout Nora qui avait maintenu le feu de l'espoir allumé dans leur esprit, surtout pendant leurs discussions et leurs débats, parfois orageux. Tom, lui, avait certes accueilli favorablement l'idée, sans toutefois lâcher complètement le doute et la crainte. Cette technique avait toujours fait ses preuves chez lui : c'était sa manière de construire les projets à plusieurs. Ne pas se lancer tête baissée mais tourner autour de l'idée pour la questionner, lui lancer des pics et voir comment ça bouge, découvrir les points de fragilité, pour au final, être plus fort. À sept ans, il avait rendu fous ses copains d'école lors du projet de construction d'une cabane :

« Et s'il pleut avec un vent d'ouest, on sera à l'abri ? »

« Imaginons que les CM2 nous attaquent avec des cailloux... Le toit va-t-il tenir ? »

Ses interrogations étaient souvent perçues comme autant de reculades et de frein à l'initiative. Lors d'un voyage d'étude à Toulouse, à l'âge de vingt ans, à l'heure de choisir un bar pour démarrer une soirée qui s'annonçait bien arrosée, il avait proposé de séparer le groupe et de répartir équitablement garçons, filles, fêtards connus et déprimés célèbres, afin de garantir la meilleure soirée à l'ensemble du groupe. Il avait perdu beaucoup de crédit dans cette discussion, sur la place du Capitole. Selon lui, c'était juste du bon sens.

Une fois dehors, Nora le regarda et vit que les gouttes de pluie glissaient sur son front plissé. Elle espérait que le choc de leur vie allait avoir lieu. Ras-le-bol de la ville trop chère. Ras-le-bol de la vie trop étriquée. Ras-le-bol de la famille, un ramassis de cas sociaux toujours prêt à débarquer chez eux et parler fort pour ne rien dire, et quand ça disait quelque chose, c'était pour commenter une émission de télé ou demander pourquoi ils n'avaient pas d'enfants, tout en ouvrant bruyamment des paquets de chips format familial. L'an dernier, quand Nora avait perdu son boulot en plein hiver, son grand frère n'avait rien trouvé de mieux à dire que c'était sans doute quelque chose de positif. Au moins ils seraient sur un pied d'égalité. Les chômeurs parlent aux chômeurs, ça créé moins de confusion. Mais quels débiles. Ce job, c'est pas qu'elle en redemandait, mais ça lui permettait de bien cadrer sa vie. Elle avait tellement besoin d'une espèce de repère stable, une ligne d'horizon ou plutôt, une ligne blanche pour mettre ses roues dessus. Comme cela, ses idées et ses émotions, parfois explosives, se trouvaient manipulées et traçaient un sillon pas trop dérangeant. Sans ce contrat, elle était presque sortie de la route. Heureusement que l'idée du fourgon l'avait remise en selle.

Une sacrée bonne idée, pensèrent-ils en soufflant fort.

Nora et Tom marchaient vite malgré le vent contraire. Un peu de matériel, et une envie monstrueuse de fric pour échapper aux contingences et se faire la malle. Une idée vieille comme le monde mais aujourd'hui, vendredi 13 janvier, c'était la leur, et le rendez-vous approchait, alors que la pluie cessait.

En guise de surprises, ils n'en eurent que des bonnes : Tom qui crochette la triple serrure du hangar en un temps record, Nora qui pousse doucement et légèrement l'unique caméra de surveillance à l'aide de sa perche télescopique, pour refermer son angle de vision. Tom qui désarme l'alarme en déconnectant 2 fils dans les goulots électriques qui filaient le long des murs en béton brut de ce bâtiment industriel, ancien garage, aujourd'hui tapi dans une rue mal éclairée de la zone d'activité portuaire.

Nora avait repéré 100 fois le chemin, tout en joignant l'utile non pas à l'agréable, mais à la forme physique : le trajet et les alentours, peu circulés, étaient devenus son secteur de footing quotidien. C'était presque devenu son quartier. Elle était maintenant accroc à la course à pied, entre les bordures de béton éclatées par les roues des poids-lourds et les terrains en friche derrière les centres commerciaux éclairés. Ceux qui laissent leur part d'ombre aux zones plus reculées, délaissées par le trafic et la société de consommation. Ce hangar, elle était capable de le dessiner de mémoire. Elle aimait son architecture désuète. Du béton là où il ne pousse plus que des constructions métalliques qui sonnent creux. C'est là qu'elle avait découvert le ballet des transports de fonds et, petit à petit, ruminé le plan.

Les deux complices s'étaient ensuite faufiletés comme des chats dans le local poussiéreux et atteint le fourgon, rangé entre deux autres véhicules qui lui ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Ils s'étaient alors glissés sous le camion, chacun à sa place, comme ils l'avaient prévu lors de dizaines d'entraînements dans leur propre garage, au sous-sol de leur petit immeuble.

Nora se rappelait les discussions avec Tom sur les étapes et les actions à franchir avant d'accéder au chargement, en toute sécurité. Même si elle ne lui avait jamais vraiment dit, elle avait bien dû reconnaître que c'est grâce à l'attitude de Tom et à ses doutes, à ses questions que, pas à pas, ils avaient réussi à déjouer les pièges possibles et à rendre exécutable le projet. Pendant que Tom, imperturbable, démontait le système d'échappement du véhicule, elle préparait le système de découpe du plancher en assemblant les éléments emportés dans le sac noir.

Tom bénéficiait d'un atout de taille : son expérience de garagiste, soit ses onze années passées les doigts dans la graisse et l'huile de vidange, dans l'atelier mécanique et carrosserie de Xavier, son oncle et patron. Un garage connu de toute l'agglomération, dans lequel on se bousculait pour être inscrit sur la liste des bons clients, propriétaires de véhicules chouchoutés et qui bénéficiaient d'un

regard et de compétences techniques rares, loin des garages franchisés qui tournaient à plein régime avec des contingents d'apprentis, et sans suivi personnalisé. Le garage de Xavier, c'était la garantie du temps, du bon diagnostic et de l'intervention sur mesure. Tom avait quand même fini par lâcher le job après sa rencontre avec Nora, qui ne supportait plus de le voir revenir avec de la graisse dans les cheveux et une odeur d'écrou tenace qui le suivait jusqu'à l'oreiller. Tom avait capitulé. Et puis il ne fallait pas se mentir : il avait envie lui aussi de passer à autre chose. Mais quoi ?

Il avait fallu vingt-deux minutes pour démonter quelques pièces et ouvrir le plancher du fourgon. Un record. Engoncés dans leur planque mais tendus et concentrés, ils avaient réussi à sortir les sacs, un à un, et à les aligner le long du mur arrière, en les poussant avec leurs pieds chaussés de baskets noirs, trempées par la pluie de la nuit.

Tom et Nora se regardèrent. Bonnet sur le crâne, cagoulés, un clin d'oeil suffit pour faire passer un message très net : jusqu'ici tout va bien, voire plus que bien.

Tom avait alors pratiqué une sorte de nettoyage de son chantier, en ne laissant rien au sol pour ne pas attirer l'attention trop rapidement. Dans trente-quatre minutes, quand l'équipe de convoyeurs se retrouverait dans le hangar, ils boiraient un café ensemble sans se douter que le fourgon est inopérant. Sans se douter qu'une femme n'avait rien lâché dans sa quête d'informations et qu'elle avait réussi à savoir comment et quand allait se dérouler le transport de ce chargement. Qu'elle avait sérieusement entamé la carapace de fiabilité de l'entreprise, jusqu'à collecter le plan du hangar et quelques photos. Elle n'avait rien lâché, elle avait tout obtenu.

Pas mécontents de bouger leurs corps enkylosés, ils s'extirpèrent du dessous du véhicule pour effectuer la dernière danse du petit matin : des allers-retours furtifs, derrière les fourgons en sommeil, sac par sac, tas par tas, ils faisaient coulisser, glisser le chargement, jusqu'à l'entrée, dans les angles morts, dans la concentration. Nora avait beaucoup insisté sur cette étape cruciale : « on ne relâche rien, on reste sur nos gardes, on se baisse, on se planque, on ne montre pas un bout de crâne, on ne leur donne rien. »

Vendredi 13 janvier, 6h05. Tom refixait les fils de la goulotte pour réarmer l'alarme, Nora chargeait les sacs dans le break garé depuis la veille sur le terre-plein où somnolaient quelques poids lourds et des véhicules endommagés. Ils l'avaient laissé à cet endroit une bonne semaine, une fois par mois depuis six mois, pour qu'il fasse partie du décor. Leur break poussiéreux affublé de quelques autocollants de luttes engagées et de groupes de rock locaux. Une vignette de contrôle technique bidouillée sur logiciel. Un vrai véhicule de gangsters du dimanche, qu'ils n'avaient pas prévu de remplacer, même avec des moyens considérables.

Tom ferma délicatement mais fermement la porte du hangar et égréna les différents éléments dans son esprit : un fourgon discrètement éventré, une surveillance vidéo qui ne devrait pas vraiment livrer beaucoup d'informations, une alarme qui n'avait rien perçu, une porte en bon état, même si il avait dû tordre légèrement une tige métallique du système de serrure. Il souffla, la mission s'achevait.

Le vent pris une autre réalité quand ils se débarrassèrent des frontales, cagoules et bonnets avant de fermer les portières du break. Il frappait leurs peaux moites de sueur dans la lumière de l'aube. Il apportait un parfum de fraîcheur un peu inquiète. Il n'était pas le souffle libérateur, car il était chargé de l'histoire de ce matin, qui allait sans doute peser sur leur vie pendant de longs mois. Nora le savait et l'avait anticipé, ce voile sur la joie de la réussite, et elle redoublait de vigilance face aux doutes et aux émotions que pouvaient alors libérer son compagnon, dans ces moments fragiles et suspendus. Dans un calme et un silence normalisés, elle démarra le break, manoeuvra et roula tranquillement jusqu'au feu rouge qui marquait la sortie de la vieille zone industrielle.

Les sourcils froncés, elle regardait droit devant elle et repassait le film des actions dans son esprit afin de détecter une possible erreur. Tom esquissa un sourire, relâchant son attention, repensant au dégoupillage du ventre du fourgon. C'était son œuvre, assurément, il pouvait en être fier. Attaquer un fourgon par le ventre, après tout ça n'était pas commun.

- « Nora... On est bons, non, on a réussi ? Nom de Dieu, on l'a eu ce fourgon !

- Ça me semble réglo Tom. Faut rester bien concentré sur les jours qui viennent. On se met au chaud à l'appart', on mate des films, on suit les infos, on fait pas de bruit, comme on a dit. OK pour toi ?

- Ah ça oui, parfait pour moi.

- On reste au chaud, tranquilles. On aura le temps de travailler sur le plan pour la suite. Pas de cavale pour l'instant, ce serait trop suspect. On va prendre le temps.

- T'as raison. Faut rester zen, surtout qu'y'a ta famille qui débarque dimanche avec des paquets de chips. »

Ils rigolèrent doucement ensemble et se jetèrent un coup d'oeil. La donne était différente, le virage était pris, même s'il pouvait être long et soucieux.

« Un bon cru finalement, ce vendredi 13 » se dit-elle.

Ils aperçurent les premières fumées noires au carrefour de l'avenue derrière chez eux. Plus loin, les pompiers barraient l'entrée du square. Nora et Tom se garèrent dans la rue parallèle en planquant nerveusement leur équipement sous les sièges. Nora vérifia plusieurs fois que le coffre était bien

fermé à clé avant de s'approcher de leur petit immeuble en flamme, et de rester bouche bée devant le spectacle des vents d'ouest qui donnaient de l'énergie au feu, des voisins qui s'abritaient sous les couvertures prêtées par les pompiers, des véhicules de gendarmerie qui arrivaient sur les lieux. Les fenêtres de leur appartement crachaient du jaune et du noir dans la pâle lumière de l'aube. « Vendredi 13... » pensa-t-elle, hébétée, tremblante et rentrant dans une panique à l'idée de ce qu'il leur restait : un break sans contrôle technique et quatre sacs remplis de billets volés. « La... la... la cafetière... » murmura Tom.